

Comprendre, c'est pardonner À propos du *Pardon* de Vladimir Jankélévitch

Hervé Dumez
i3-CRG, École polytechnique, CNRS, IP Paris

La phrase « *Comprendre, c'est pardonner* » est généralement attribuée à Madame de Staël. Léon Tolstoï l'aurait adaptée en « *Tout comprendre, c'est tout pardonner.* » Vladimir Jankélévitch lui consacre une des trois parties de son livre sur le pardon (2019/1967) et qualifie cette position d'« *intellectionnisme* », ou « *philosophie de l'action pénétrante* » (p. 99) qui revient à nier « *la méchanceté du méchant* » (p. 101). Elle peut revêtir trois formes : la première consiste à nier la possibilité de la faute, du péché, en général ; la deuxième affirme que les intentions d'un acteur ne sont jamais pures, ni tout à fait bonnes, ni tout à fait mauvaises ; la troisième explique le mal par les circonstances.

La première énonce :

Puisqu'il n'y a pas de malveillance radicale, inutile de perdre son temps à pardonner : le coupable est simplement mal renseigné, incomplètement informé, et nous ferions mieux de l'instruire. (Jankélévitch, 2019, pp. 105-106)

Elle revient en réalité à nier l'acteur.

Le coupable lui-même pourrait à la rigueur ne pas exister. (*op. cit.*, p. 109)

Mais, pour autant, la démarche relève d'une attitude positive à l'égard de l'humain agissant :

Rattacher l'injustice à ses causes, réintégrer la faute dans une nécessité universelle où elle devient intelligible, dissiper les zones d'ombre et les opacités que le mirage d'une liberté méchante projette dans le monde, ce n'est pas là une entreprise purement spéculative : la vérité que l'intellection veut rétablir est celle d'un monde amical où l'homme cessera de maudire son frère et vivra dans la paix de l'esprit et du cœur. L'intellection, en cela, implique un effort et se rapporte à l'avenir. La sérénité n'est pas toute faite et toute donnée, comme elle le fut chez Socrate ; la sérénité n'est pas acquise, elle est à conquérir. (*op. cit.*, p. 120)

Il ne s'agit pas d'une négation superficielle du mal comme effectivement elle apparaît chez Socrate selon lequel nul n'est méchant volontairement. L'excuse repose sur un processus de recherche élaboré :

Comme tout autre effort, l'effort d'intellection prend du temps : comprendre suppose ici des tâtonnements et des



retouches, une laborieuse mise au point, une attention soutenue et une analyse réfléchie de la faute. (Jankélévitch, 2019, pp. 108-109)

La deuxième position rompt avec la « *négation métaphysique du mal* » (*op. cit.*, p. 121).

[...] l'excuse est le plus souvent partitive et relative, et elle a pour fonction d'excuser des êtres mélangés, complexes impurs, dont les intentions sont toujours équivoques, et ne peuvent par suite être appréciées d'une manière univalente. (Jankélévitch, 2019, p. 121)

Comme on n'est jamais sûr des intentions pures derrière un acte qui apparaît comme bon (il suffit de lire La Rochefoucauld), les intentions derrière un acte mauvais ne sont sans doute pas totalement mauvaises.

Si aucune cause n'est absolument pure, aucune non plus n'est absolument indéfendable. (*op. cit.*, p. 128)

La troisième figure de l'intellectionnisme procède par l'analyse des circonstances, de la situation. C'est Aristote qui, rompant avec la chimère du souverain Bien de Platon, a le premier insisté sur la détermination circonstancielle de l'action.

La culpabilité de ce pitoyable méchant n'est pas contestée : elle est un fait acquis ; mais elle s'explique pour qui tient compte de la complexité de la situation, elle devient vénielle quand on prend en considération tous les éléments du problème. Les « circonstances atténuantes », comme leur nom l'indique, atténuent ou allègent la responsabilité du coupable sans nihiliser la commissio peccati, c'est-à-dire le fait que la faute a été commise, et a fortiori sans nihiliser le principe même de la responsabilité, puisqu'elles supposent, au contraire, cette responsabilité. (*op. cit.*, pp. 129-130)

L'expression de « circonstance atténuante » frise alors le pléonasme.

[...] toutes les « circonstances », quelle que soit leur nature, sont atténuantes peu ou prou, atténuent plus ou moins la faute qu'elles « circonstancient », contribuent à nuancer le fait sommaire et brutal d'avoir fait. (*op. cit.*, p. 136)

Encore que. Les circonstances peuvent parfois jouer en défaveur de celui qui agit, on est alors dans le cas des circonstances aggravantes.

Les détails atténuants nous aident à excuser, mais les détails accablants nous rendent plus rigoureux... À partir d'ici, comprendre c'est devenir intraitable ! L'impitoyable lucidité déchiffre sous la philanthropie la sordide philautie, sous la vertu les mobiles crapuleux et les intérêts inavouables de l'hypocrisie et les mille petits calculs de l'ego intéressé et mesquin. (Jankélévitch, 2019, p. 131)

Mais est-on dans le pardon ? Jankélévitch ne le pense pas. Certes, quelque chose rapproche la compréhension de l'action du pardon : il s'agit de l'effort mis à ne pas condamner d'emblée l'action, à ne pas juger hâtivement ou à pré-juger. Et même, une ouverture à l'autre.

Non seulement, l'intellection implique l'effort sur soi et le saut aventureux, mais encore, comme le pardon, elle est déjà ouverture à et vers autrui. Celui qui veut comprendre évite par là même de condamner immédiatement et il est donc *a priori* porté à la bienveillance. (Jankélévitch, 2019, p. 147)

Mais le pardon est tout autre chose.

L'excuse motivée n'excuse que l'excusable ; le pardon immotivé pardonne l'inexcusable : c'est là sa fonction propre. (Jankélévitch, 2019, p. 177)

Le pardon est fondamentalement sans raison, ou il n'est plus pardon.

Si nous pardonnons, c'est parce que nous n'avons pas de raisons ; et si nous avons des raisons, c'est l'excuse, et non le pardon, qui est compétente. Les raisons du pardon suppriment la raison d'être du pardon. (Jankélévitch, 2019, p. 178)

Tourné vers l'autre, il est aussi fondamental pour celui qui pardonne.

Le pardon inaugure une *vita nuova* : il marque l'accession du vieil homme à une existence ressuscitée, et il est lui-même la célébration de cette seconde naissance. (Jankélévitch, 2019, p. 166)

Les quelques paragraphes qui précèdent n'entendent pas rendre compte de l'ensemble de la pensée de Jankélévitch sur le pardon, marquée bien évidemment par les circonstances historiques : le recul sur la Seconde Guerre mondiale (une vingtaine d'années après) et la Shoah. L'analyse se situe dans le prolongement de textes consacrés à la philosophie de l'action (notamment celui d'Austin sur les excuses – Dumez, 2011). Dans cette perspective, Jankélévitch souligne le danger d'une explication de l'action par les circonstances et la situation. D'une part, elle exonère l'acteur de sa responsabilité, de l'autre (et les deux sont évidemment liés) elle nie sa capacité d'action, sa liberté. Méthodologiquement, l'analyse de l'action doit évidemment commencer par l'analyse fine des situations. C'est ce que préconise Popper (1969). Mais cette compréhension ne doit pas aller trop loin et faire de la situation et des circonstances la cause de l'action. Comme l'a noté Ortega y Gasset (2017, p. 86) :

Il est faux de dire que dans la vie les circonstances décident. Les circonstances constituent le dilemme, toujours nouveau, dans lequel nous devons prendre parti ■

Références

- Dumez Hervé (2011) "Penser l'action par les excuses, accompagné d'un plaidoyer pour un programme d'étude des excuses organisationnelles." *Le Libellio d'Aegis*, vol. 7, n° 2 (été), pp. 61-67.
- Jankélévitch Vladimir (2019/1967) *Le pardon*, Paris, Flammarion/Champs.
- Ortega y Gasset José (2017) *La révolte des masses & Mirabeau ou le politique*, Omnia Veritas.
- Popper Karl (1969) "Die Logik der Sozialwissenschaften" in Adorno Theodor W. et al. *Der Positivismusstreit in der deutschen Soziologie*, Darmstadt und Neuwied, Hermann Luchterhand Verlag – [traduction française : Popper Karl (1979) "La logique des sciences sociales" in Adorno Theodor W. & Popper Karl (1979) *De Vienne à Francfort. La querelle allemande des sciences sociales*, Bruxelles, Éditions Complexe, pp. 75-90].